

LITTÉRATURE CANADIENNE.

LA TOUR DE TRAFALGAR.

Etes-vous jamais allé jusqu'au Fort des Prêtres à la Montagne ? Vous êtes vous enfoncé quelque fois dans les sombres taillis qui bordent au sud-ouest la montée qui conduit à la Côte des Neiges ? Et si vous avez été tant soit peu curieux d'examiner les sites pittoresques, les vallées qui s'étendent jeunes et fleuries sous vos yeux, les rocs qui parfois s'élèvent menaçants au-dessus de vos têtes ; vous n'êtes pas sans avoir vu, comme une tache blanchâtre qui apparaît au loin, à gauche, sur le fond vert d'un des flancs de la Montagne. Eh bien, cette tache qui de loin vous semble comme un point, c'est une petite tour à la forme gothique, aux souvenirs sinistres et sombres, pour celui qui connaît la scène d'horreur dont elle a été le théâtre.

Art. 1.—L'ORAGE.

C'était, il y a quelques dizaines d'années, par un beau jour du mois de juin, le soleil s'était levé brillant. Je pris mon fusil, et suivi de mon chien, je me dirigeai vers le Fort des Prêtres, dans l'intention de ne revenir que le soir à la maison. Il était midi quand j'arrivai à la Croix Rouge, à laquelle se rattache le souvenir de l'exécration Béliste. La terre était couverte de mille fleurs nouvellement écloses, la végétation se faisait avec vigueur, les feuilles des arbres qui commençaient à se développer, formaient une ombre qui s'étendait épaisse sur le gazon. Assis sous un grand orme, j'écoutais le gazouillis des oiseaux qui se répétaient mélodieux, pour se perdre ensuite dans le murmure d'un petit ruisseau qui coulait à ma droite. Le zéphyr doux et chaud, tout en secondant le développement de la nature, portait aux sens une étrange impression de volupté. Après quelques heures d'une délicieuse nonchalance, je me mis à la poursuite d'une couvée de perdrix que mon chien avait fait lever, et insensiblement je m'égarai dans la Montagne. Déjà il se faisait tard, quand je m'aperçus que j'avais perdu ma route. Le temps s'était enfui rapide, d'énormes nuages, couleur de bronze, roulaient dans l'espace, et par moments voilaient le soleil, qui déjà râlait la cime des hauts écueils. Bientôt les nuages se condensèrent, et formèrent comme un dôme immense qui s'étendait sur tout l'horizon et menaçait de se dissoudre et de s'abîmer en pluie. Les oiseaux fuyaient d'un vol

rapide, et cherchaient un abri contre l'orage qui allait bientôt éclater. Le vent s'était élevé terrible et soufflait furieux à travers la forêt. Quelques éclairs déchiraient les nues et serpentaient avec une majestueuse lenteur. Déjà même on entendait le tonnerre qui ronflait sourd dans le lointain. Quelques gouttes d'eau tombaient larges sur les feuilles des arbres ; et moi, j'étais là, seul, isolé, au milieu de la Montagne, sans guide ni sentier pour retrouver mon chemin. Dans l'étrange perplexité où je me trouvais, je saisissais avec avidité tout ce qui aurait pu m'être utile, j'écoutais avec anxiété le moindre bruit, mais je n'entendais que le cri de la chouette, qui se mêlait seul et prolongé aux sifflements du vent. Un instant je crus entendre le bruit d'une sonnette, dont le son félé vibra, en ce moment, doux à mes oreilles. Je me précipitai, le cœur serré, vers l'endroit d'où le son paraissait sortir. En avançant j'entendis distinctement la marche d'un homme ; j'allais être sauvé, mais je fus frappé d'un bien cruel désappointement, quand je reconnus que ce n'était que l'écho de mes pas qui avait causé mon illusion : et le son, ce n'était autre chose qu'un courant d'air, qui s'introduisant avec impétuosité dans la fissure d'une branche fendue, imitait de loin le bruit d'une clochette félée.

Art. 2.—LA TOURELLE.

J'errais ainsi ça et là, sans autre abri que les arbres contre la pluie qui me fouettait le visage. Mes hardes imbibées d'eau me claquaient sur les jambes. Transi de froid, je me mis dans le creux d'un chêne dont les craquements horribles servaient fort peu à me rassurer. A chaque raffale de vent, je croyais le voir s'abîmer sur moi, et ce ne fut qu'après quelque temps d'une aussi cruelle position, qu'un éclair vint reluire immense et montra à découvert une espèce de petite tour, qui n'était qu'à quelques dizaines de pas de moi, mais que l'obscurité ne m'avait pas encore permis d'apercevoir. Je me précipitai dans cette tour qui se trouvait là, si à propos. Cet asile ne valait pourtant guère mieux que celui que je venais de quitter. Les chassais brisés laissaient entrer la pluie de tous côtés. Quelques soliveaux à demi pourris formaient tout le plancher qu'il y avait. Il me fallait marcher avec précaution pour ne pas tomber dans la cave qui s'ouvrait béante sous mes pieds, et qui pouvait bien être le repaire de quelque reptile venimeux.

Le vent sifflait à travers les fentes de la couverture avec une horrible furie ; l'eau ruisselait, et ce ne fut pas sans une peine infinie que je parvins à boucher l'ouverture, par où elle se précipitait fennante dans la tour. Épuisé de fatigue et de faim, je ne pus résister au sommeil qui s'empara de mes sens malgré moi ; et je succombai plutôt à l'excès de mon abatement qu'au désir de dormir. Mon fusil chargé, et prêt à faire feu sur le premier qui viendrait abuser de ma situation, je me tapis le long du mur, mon chien près de moi pour me servir de gardien.

Il y avait à peine quelques minutes que j'avais fermé l'œil, quand je sentis comme quelque chose de froid qui me passa sur le visage, comme une main qui se glissait sur mon corps je frémis, un frisson mortel me circula par tous les membres, mes cheveux se dressaient raides sur ma tête. J'étais comme asphyxié, je n'avais ni le courage de me lever, ni la force de saisir mon fusil... Jamais je n'ai cru aux revenants, mais ce qui me passa par la tête en ce moment, je ne saurais le dire... Était-ce quelque esprit de l'autre monde, quelque génie de l'enfer qui serait venu pour

m'effrayer ? je ne le crois pas. Était-ce une main, une véritable main d'homme qui m'avait touché ? ça se peut. Était-ce un reptile qui m'avait glissé sur le corps ? ça se peut aussi. Était-ce un effet de mon imagination troublée et affaiblie ? ça se peut encore ; toujours est-il certain, que jamais je n'éprouvai aussi pénible sensation de ma vie ! Si vous n'avez jamais éprouvé les atteintes frissonnantes de la peur, mettez-vous à ma place, et vous jugerez aisément de l'horreur de ma situation. Le tonnerre rugissait épouvantable ; les éclairs se succédaient sans interruption, et semblaient embraser la forêt et n'en faire qu'une vaste fournaise. Mes yeux éblouis des éclats de lumière, furent frappés soudain de la vue du sang qui avait jailli sur le mur. On en voyait quelques gouttes sur le panneau de la porte. Il me serait impossible de vous décrire les idées affreuses et incohérentes qui vinrent m'assaillir en ce moment !... Une personne peut-être avait été assassinée là, en cet endroit, où je me trouvais moi, seul, au milieu de la nuit !... Peut-être était-ce quelqu'un qui tantôt avait passé la main sur moi ; sans doute pour saisir mon fusil, pour m'ôter ma seule arme, ma seule défense !... mais mon chien était là, à mes côtés, reposant tranquille ; et si c'eût été quelqu'un être malfaisant, l'eût-il laissé approcher sans m'avertir de sa présence ?... Je ne cessais de faire mille conjectures sur ce sang, sur cette main, quand je crus m'apercevoir que les nuages commençaient à se dissiper. La pluie avait diminué d'intensité, et bientôt elle cessa de tomber. Quelques éclairs brillaient encore mais rares. Le tonnerre s'éloignait mais toujours en rugissant, comme un lion qui se retire de la scène de carnage où il a exercé sa fureur, plus parce qu'il n'y a plus rien qui lui résiste que parce qu'il est obligé de céder à un plus fort.

Art. 3.—LA RENCONTRE.

Aussitôt que je vis que la pluie avait entièrement cessé, je m'élançai vite hors de cette tour, la fuyant comme s'il y eût là, quelque chose qui me faisait horreur. Et en effet, j'y avais vu du sang... Une main... Je marchais d'un pas vélocé, sans savoir où j'allais. Le moindre bruit, le roulement d'une pierre que j'avais détachée sous mes pieds, et dont les bonds saccadés se répétaient sur les rochers au dessous, tout, jusqu'aux branches que je froissais, me faisait frissonner. A chaque instant je tournais la tête croyant entendre derrière moi les pas d'un meurtrier qui allait m'attendre. Et quelquefois il me semblait voir une main qui s'allongeait sanglante pour me saisir... Je m'efforçais, mais en vain, de chasser cette idée de mon esprit ; c'était quelque chose qui me poursuivait partout, et me pressait comme un cauchemar.

La nuit était encore obscure, et au lieu de prendre le bon chemin, je m'enfonçai plus avant dans le bois ; tellement que le soleil était déjà haut, et brillait radieux au ciel, quand j'arrivai de l'autre côté de la Montagne. Je cherchais avec avidité quelque hutte, quelque cabane, où je pus trouver quelqu'un qui me donnerait l'hospitalité, qui me fournirait un lit pour me reposer ou un morceau de pain pour assouvir la faim qui me dévorait et m'étranglait de ses pointes aiguës. Mes regards se plongeaient inquiets dans les longues avenues qui s'étendaient obscures devant moi ; et rien ne frappait ma vue et je mourais de faim, et cette main... et ce sang... Et il me tardait de savoir quelques particularités sur un fait qui devait avoir fait du bruit dans les environs. Je désespérais presque de trouver là quelque demeure habitée,

* Extrait du réquisitoire du procureur du roi.

Je requiers pour le roi que Jean Baptiste Goyer dit Béliste soit déclaré ducement atteint et convaincu d'avoir de dessein prémédité assassiné le dit Jean Favre, d'un coup de pistolet et de plusieurs coups de couteaux, et d'avoir pareillement assassiné la dite Marie Anne Bastien, l'épouse du dit Favre, à coups de bêche et de couteau, et de leur avoir volé l'argent qui était dans leur maison ; pour réparation de quoi il soit condamné avoir les bras, jambes, cuisses et reins rompus vifs sur un échafaud qui, pour cet effet, sera dressé en la place du marché de cette ville, à midi ; ensuite sur une roue, la face tournée vers le ciel, pour y finir ses jours, le dit Jean Baptiste Goyer dit Béliste préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire ; ce fait, son corps mort, porté par l'exécuteur de la haute justice sur le grand chemin qui est entre la maison où demeurait le dit accusé et celle qu'occupaient les dits défunts Favre et sa femme, les biens du dit Jean Baptiste Goyer dit Béliste acquis et confisqués au roi, ou à qui il appartiendrait sur iceux, ou à ceux non sujets à confiscation préalablement pris la somme de trois cent livres d'annuë, en cas que confiscation n'ait pas lieu au profit de sa majesté.

Fait à Montréal, le 6e juin, 1752.

(Signé.)

FOUCHER.